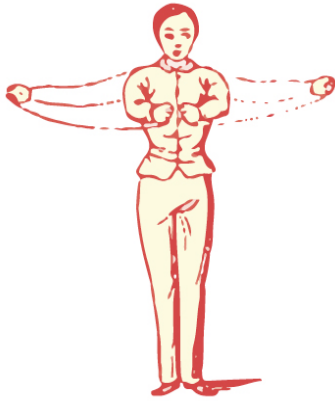


Petite bibliographie sur la notion de trauma chez Lacan



Jean-Louis Woerlé

D'emblée Lacan met en garde contre une cure qui viserait à l'abréaction, c'est-à-dire la recherche du revécu sous sa forme pathétique et dramatique.

Dans le premier temps de son enseignement, il reprendra les avancées freudiennes, à savoir que « la face fantasmatique du trauma est infiniment plus importante que sa face événementielle ¹ ». L'expérience originelle du trauma donne lieu à un premier noyau du refoulé. En effet, pour que le refoulement soit possible, il faut cet au-delà du refoulement, centre

d'attraction de tous les refoulements ultérieurs.

Mais c'est surtout sur le cas de l'Homme aux loups que Lacan insistera en tant qu'indispensable, selon lui, pour comprendre le concept de trauma représenté par le spectacle d'une copulation *a tergo* entre les parents. Cette scène n'a pas de valeur traumatique dans l'immédiat, mais dans l'après-coup – autre thèse freudienne –, c'est-à-dire trois à quatre années après au moment où se situe un rêve d'angoisse. La *Prägung* (la frappe) de cet événement traumatique « n'a pas été intégrée au système verbalisé du sujet ² ». Lorsque cette *frappe* surgit, « elle prend sur le plan imaginaire sa valeur de trauma, à cause de la forme particulièrement secouante pour le sujet de la première intégration symbolique. [...] À ce moment-là, quelque chose se détache du sujet dans le monde symbolique même qu'il est en train d'intégrer », c'est-à-dire le premier noyau. Entre la frappe et le refoulement symbolique, il n'y a qu'une différence essentielle, c'est que « personne n'est là pour lui donner le mot ³ ».

Plus tard, dans son Séminaire sur *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan insistera sur le concept de répétition et introduira deux termes issus de la *Physique* d'Aristote, l'*automaton* d'une part, c'est-à-dire le réseau des signifiants, et la *tuché* d'autre part. « La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre [...], qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme. N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'*inassimilable* – sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle ? ⁴ »

Toute la question du rêve en tant que réalisation d'un désir va être mise en question. Lacan s'interroge sur ce qui réveille à propos d'un rêve personnel et du rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » rapporté par Freud. Dans ce rêve, il y a deux réalités, celle du bruit qui réveille et ce qu'on peut appeler une autre réalité : « l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut remémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 45. Cf. également p. 47, p. 54 & 55.

² *Ibid.*, p. 214, cf. également p. 215.

³ *Ibid.*, p. 215.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 54-55. Cf. également p. 50, p. 51 & 57.

mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient. [...] seule la voix s'est fait entendre – *Père, ne vois-tu pas, je brûle*. Cette phrase elle-même est un brandon – à elle seule, elle porte le feu là où elle tombe – et on ne voit pas ce qui brûle, car la flamme nous aveugle sur le fait que le feu porte sur l'*Unterlegt*, sur l'*Untertragen*, sur le réel⁵ ». Le père ne voit pas. A-t-il jamais vu ?

Un exemple tiré de la vie familiale de Lacan semble illustrer au mieux ce qu'il en est du trauma et du réel. « L'enfant, traumatisé de ce que je parte en dépit de son appel précocement ébauché de la voix⁶ », indique que le trauma est lié, articulé à l'appel. L'articulation de l'appel et du trauma montre le lien du traumatisme avec le signifiant. Ce n'est que parce qu'il y a du signifiant qu'il y a du trauma. Le fait qu'il ne réponde pas à l'appel de l'enfant produit le père comme lien « au signifiant vivant que j'étais depuis la date du trauma⁷ ». Il y a là deux aspects du père : en tant que signifiant et en tant que vivant. C'est le sommeil qui rend possible l'accès au signifiant. Il est donc possible de penser que le sommeil et le trauma nouent le signifiant au vivant. Mais où est le trauma ? Il n'est pas dans le fait que le père parte, qu'il soit absent, mais qu'il ne réponde pas à l'appel. Il en est ainsi dans le rêve de Freud et dans la petite histoire rapportée par Lacan. Le père ne voit pas : il s'agit d'un regard sur fond de silence.

Dix ans plus tard, Lacan a développé dans *Encore* qu'il n'y a pas de conjonction possible entre la jouissance du côté homme et celle du côté femme. La jouissance ne convient pas au rapport sexuel. Lacan précisera en 1974 que « tous nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "traumatisme"⁸ ».

En 1975, Lacan va réexaminer le cas du petit Hans, en particulier sa réaction à ses premières érections. La rencontre chez certains êtres avec leur propre érection « n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* [...] il ne comprend exactement rien [...]. Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet. [...] La jouissance qui est résultée de ce *Wiwimacher* lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille⁹ ». La sexualité est toujours traumatique. À son pénis qui bouge, le petit Hans veut donner un sens. Mais « aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps.¹⁰ »

Freud pensait que le vrai, c'était le noyau traumatique, le noyau de la sexualité et que c'est cela qu'il fallait vérifier dans une cure. Lacan va s'opposer à cette idée : « Ce soi-disant noyau [...] n'a pas d'existence, – il n'y a que [...], comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage que [le sujet] a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* [...] dans l'espoir de *ferrer, elle*, la langue, ce qui équivoque avec *faire-réel*. *Lalangue* quelle qu'elle soit, est une obscénité. Ce que Freud désigne – pardonnez-moi ici l'équivoque – de l'*obrescène* [ce qu'il appelle] *l'autre scène*, celle que le langage occupe de [ce qu'on appelle] sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté¹¹ ».

⁵ *Ibid.*, p. 58.

⁶ *Ibid.*, p. 61.

⁷ *Ibid.*

⁸ Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

⁹ Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La Cause du désir*, n° 95, avril 2017, p. 13-14.

¹⁰ Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6 / 7, Paris, Seuil, 1976, p. 22-23.

¹¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », *Ornicar ?*, n° 17/18, Paris, Lyse, 1979, p. 12.

Les analysants parlent de leur famille avec l'idée qu'il y a une vérité à trouver à ce niveau. La logique de la vérité serait impliquée dans le langage, c'est-à-dire quelque chose d'articulé. Or, tout à la fin de son enseignement, il est possible de dire que Lacan a procédé à une désarticulation et il propose le « bouillon de culture », la masse de la langue, la masse motérielle dans laquelle le sujet bouillonne. À partir de ce qu'il reçoit de ce bouillon, il va pouvoir faire-réel à sa façon.

« Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître désiré. Désiré, ou pas – c'est du pareil au même, puisque c'est par le parlêtre. Le parlêtre en question se répartit en général en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, que votre corps véhiculera avec la dite reproduction¹² ».

« De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : L'homme naît malentendu.¹³ »

¹² Lacan J., « Dissolution ! », *Ornicar ?*, n° 22/23, Paris, Lyse, 1981, p. 12-13.

¹³ *Ibid.*